

Bernard Roudet (dir.)

## Regard sur... Les jeunes en France

2009, Institut national de la Jeunesse et de l'Éducation populaire  
et Presses de l'Université Laval (PUL), 210 pages.

« La "jeunesse" n'est qu'un mot » : la célèbre formule de Pierre Bourdieu (\*) condense une argumentation contestant la pertinence de la jeunesse comme catégorie sociologique, et a constitué un jalon marquant de la controverse qui a animé les sociologues français à partir du milieu des années 1960. Ce débat est présent en filigrane dans l'ensemble des contributions rassemblées par Bernard Roudet, sociologue-chercheur à l'Institut national de la Jeunesse et de l'Éducation populaire (INJEP) et enseignant à l'université Paris Ouest Nanterre-La Défense, dans l'ouvrage qu'il a dirigé et publié en 2009 sous le titre *Regard sur... Les jeunes en France*. Les jeunes au pluriel et non la jeunesse au singulier, tant les clivages sont multiples au sein d'une même classe d'âge, en fonction en particulier de la classe sociale ou milieu social d'origine, du niveau de diplôme, du sexe, du lieu d'habitation, du pays d'origine des parents, etc. Les neuf chapitres de cet ouvrage étayaient les inégalités observables parmi les adolescents et les jeunes Français dans différentes dimensions de la vie économique et sociale : l'école et les études supérieures, l'entrée sur le marché du travail, les comportements et goûts culturels, le rapport au politique et l'engagement dans l'espace public, la délinquance et les modes de vie dans les quartiers populaires ou « banlieues », le rapport au corps, les nouvelles technologies, les valeurs. L'ambitieux pari du directeur de l'ouvrage de dresser un « portrait social des jeunes Français à partir de recherches et d'enquêtes effectuées en sciences sociales, et plus particulièrement en sociologie » (introduction, p. 3) est, à la lecture, assurément gagné. En effet, chaque contribution offre un panorama synthétique et dense de l'état des recherches récentes sur le domaine investigué. Elles sont toutes accessibles aux non-spécialistes et assorties d'une bibliographie étoffée qui permettra au lecteur d'approfondir tel ou tel aspect qui n'aura pas été développé en longueur dans le format imparti. Il s'agit, en effet, d'un exercice de synthèse, ici réussi dans les neuf contributions, toutes de bonne facture. À noter que, s'ils peuvent sans aucun doute être consultés à profit séparément les uns des autres, tous les chapitres gagnent à être lus car ils

se complètent les uns les autres, faisant ainsi gagner en profondeur le portrait esquissé par l'ensemble.

Le premier chapitre, rédigé par B. Roudet, constitue une bonne entrée en matière dans la discipline (sociologie de la jeunesse) et dans le reste de l'ouvrage : il présente la façon dont la jeunesse, en France, s'est progressivement constituée à la fois comme groupe social et comme catégorie sociologique entre 1945 et 1985. Cinq grands moments sont distingués sur la période :

- l'immédiat après-guerre et les années 1950 : les « jeunes » n'existent pas, à proprement parler, car les mécanismes de contrôle social et d'intégration traditionnels (école et famille) d'une société encore largement rurale supplantent d'éventuels conflits de générations. Les jeunes gens diffèrent alors peu de leurs homologues d'avant-guerre ; le passage de l'enfance à l'âge adulte se fait selon des rites de passage (mariage, service militaire pour les garçons) qui contribuent à la transmission de statuts et de valeurs relativement stables ;
- les années 1960 sont celles de l'émergence à la fois de la jeunesse et de la sociologie qui l'étudie : apparition, consécutive à la scolarisation massive, de la figure du lycéen comme référence pour la jeunesse, développement d'une culture juvénile liée aux loisirs, support d'une autonomisation à l'égard du monde des adultes et d'une opposition avec lui. La conflictualité des générations est désormais largement présente et la socialisation par identification entre en crise, ouvrant la voie à une socialisation par expérimentation ;
- si dans les années 1970 s'amplifie une opposition entre les tenants d'une sociologie de la jeunesse, incluant une analyse sociologique comparative des jeunesse (dont Edgar Morin, Gérard Mauger, Claude Fossé) et ceux qui remettent en question le bien-fondé et la pertinence de la démarche (dont Jean-Claude Chamborédon et Pierre Bourdieu), le développement de travaux sociologiques sur la jeunesse se poursuit ;
- au cours de la première moitié des années 1980, la jeune discipline s'empare de la question urbaine et l'image de la jeunesse se modifie : les jeunes des classes populaires sont l'objet d'invest-

(\*) Bourdieu P., 1984, *Questions de sociologie*, Les éditions de Minuit:143-154.

tigations nouvelles ou renouvelées au prisme des préoccupations politiques et médiatiques autour de la délinquance et de la sécurité ;

- à partir du milieu des années 1980, la pertinence de la jeunesse comme catégorie de recherche est acquise et les conditions de son étude cernées (dimension comparative dans le temps et dans l'espace, études longitudinales sur le passage à l'âge adulte et sur les conditions de la vie quotidienne, approche globale et multidimensionnelle). La définition de la jeunesse se stabilise autour de l'idée d'une phase de construction graduelle de l'identité, de processus d'apprentissage des responsabilités et rôles sociaux adultes, de construction de l'indépendance et de franchissement progressif, complexe et non linéaire d'étapes ou seuils scolaire-professionnel et familial-matrimonial.

Cette mise en perspective de la construction de la jeunesse comme réalité sociale et objet d'étude, schématiquement résumée *supra*, montre que la jeunesse reflète les mutations à l'œuvre dans l'organisation et le fonctionnement de la société : les jeunes constituent, en effet, un « *point d'observation privilégié des transformations sociales* » (p. 2). Les recherches relatives à cet âge de la vie donnent à voir les changements qui ont affecté la société et ses valeurs depuis l'après-guerre : en étudiant la jeunesse, c'est la société entière que l'on ausculte en mettant au jour les « *influences réciproques qui se tissent entre jeunes et société* ». Autrement dit, c'est un miroir que les jeunes tendent à la société à laquelle ils appartiennent à un moment donné, et c'est bien le reflet de cette société et des changements qui la caractérisent que l'analyse sociologique de la jeunesse permet de saisir. L'ensemble de l'ouvrage a été conçu autour de ce fil conducteur. Ce que B. Roudet met en évidence pour la période 1945-1985, les huit chapitres suivants le font pour la période contemporaine et sur des segments thématiques ou des domaines de la vie sociale plus circonscrits, moins transversaux.

Un tel reflet de la société toute entière à travers l'étude de la jeunesse est ainsi mis en lumière par Éric Marlière dans sa contribution sur les « *Jeunes de banlieue et émeutes urbaines* » (p. 127-145). En effet, la situation de cette jeunesse populaire française trouve son origine, entre autres et d'après plusieurs des chercheurs français qui l'étudient, dans la décomposition du monde ouvrier et de son système social (analyse des effets de la désindustrialisation en termes de domination, d'exclusion, de manque de reconnaissance) et dans le fait migratoire comme élément spécifique de la jeunesse des cités populaires (élément prépondérant voire central de leur héritage culturel, questionnements autour des notions d'« *intégration* » et d'« *assimilation* ») : « *ces jeunes de cité ou jeunes de banlieue, notamment ceux issus de l'immigration, sont au cœur de problématiques transversales qui manifestent les crispations et les difficultés de la société française*

*autour de certaines questions sociales : immigration, racisme, islam, ségrégation, discrimination, violences urbaines, ethnicité ou encore insécurité* » (p. 140).

Symétriquement, ce que l'on apprend de l'étude du rapport des jeunes au corps n'est pas dissociable de l'usage qu'en font les acteurs sociaux à d'autres âges de la vie, ce que met en lumière la contribution sur le sujet de Vincenzo Cicchelli et Bernard Andrieu dans ce volume : jeunes et adultes, dans leur rapport au corps, témoignent sur plusieurs aspects d'une transformation qui leur est commune. Ainsi, les marques corporelles dont les plus connues sont les tatouages et les piercings « *manifestent le souhait que le corps appartienne à son sujet. Dans ce domaine aussi, la réflexivité qui caractérise nos sociétés contemporaines semble intervenir massivement, le corps ne devenant une partie de soi qu'à la condition qu'il soit plié à ses propres exigences, goûts et projets* » (p. 154), pour les jeunes comme pour les moins jeunes. Les premiers et les seconds sont pareillement confrontés à une responsabilité qui a crû à mesure que leur liberté devenait plus grande : « *plus les individus multiplient leur possibilité de choix, en quelque domaine que ce soit, plus l'angoisse normative devient présente* » (p. 150) et, dans « *nos sociétés individualistes et démocratiques (...) devenues d'immenses machines à produire de la normalité* », les jeunes n'y font pas exception.

S'interrogeant quant à lui sur l'existence d'une spécificité des valeurs des jeunes Français par rapport aux jeunes Européens, Olivier Galland note que « *les valeurs adoptées par les jeunes d'un pays, quel qu'il soit, sont évidemment soumises à une influence nationale : les jeunes Français ou les jeunes Anglais sont probablement d'abord Français ou Anglais avant d'être jeunes* » (p. 181). Ce qui n'empêche que l'analyse des échelles d'attitudes au moyen desquelles est saisie l'orientation générale des valeurs des enquêtés (croisement des réponses à une série de questions tournant autour du rôle de l'État dans l'économie, du rapport au travail, de la participation sociale, de l'individualisme, des valeurs morales), « *les jeunes Français paraissent se démarquer assez nettement de leurs homologues européens, notamment sur deux caractéristiques : plutôt plus individualistes que la moyenne des autres jeunes Européens et également plus méfiants ou réticents à l'égard de l'économie de marché* » (p. 199).

Si l'étude des jeunes nous apprend autant sur la société que sur les jeunes eux-mêmes, il n'en demeure pas moins que ces derniers présentent des traits particuliers qui motivent les recherches – nombreuses – consacrées à cette catégorie d'âge. Les recherches dont font état les contributions rassemblées dans cet ouvrage convergent toutes simultanément dans deux grandes directions : les jeunes saisis par la sociologie de la jeunesse sont à la fois un groupe social distinct des autres âges de

la vie qui justifie qu'ils soient érigés en objet d'étude spécifique et, dans le même temps, ce groupe est traversé de multiples inégalités qui ont trait au milieu social, au diplôme, au sexe, à l'origine ethnique, au lieu d'habitation, de sorte que leur classement « à part » des autres acteurs de la société et leur érection en objet d'étude spécifique ne signifient absolument pas qu'ils constituent une catégorie homogène. Et ce quel que soit le domaine investigué :

- « *L'étudiant moyen n'existe (...) pas davantage pour les loisirs et la consommation culturelle que pour les autres aspects des conditions de vie* » (Valérie Elrich, p. 57) ;
- les disparités dans le domaine des pratiques et goûts culturels sont étayées pour l'ensemble des jeunes, étudiants ou pas, dans la contribution d'Olivier Donnat (p. 89-102) : si deux grands traits caractéristiques font que l'on peut parler, d'autant plus depuis les années 1960, d'une « culture jeune » (niveau d'engagement supérieur à la moyenne des autres classes d'âge et propension également supérieure à s'emparer des innovations), cela n'empêche pas d'observer une variabilité de l'expression de ces propriétés générales et une diversité des univers culturels parmi les jeunes en fonction, en particulier, de l'âge (adolescence versus jeune adulte), du milieu social (les jeunes des milieux favorisés ont une fréquentation des équipements culturels – musée, théâtre, concert – plus élevée que les autres du même âge) et du sexe des jeunes considérés (« *L'intérêt pour l'art et la culture est désormais plus fort chez les jeunes filles que chez les jeunes garçons* », p. 93) ;
- dans le domaine de l'insertion des jeunes dans la vie professionnelle, « *l'apparente communauté de destin propre à chaque cohorte* », i.e. l'instabilité des premières années suivant la sortie du système scolaire, « *ne doit pas masquer les fortes différenciations intragénérationnelles qui marquent les parcours d'insertion puis les carrières* » (Léa Lima, p. 85). Ces dernières ont trait au niveau de diplôme (« *variable de plus en plus structurante des trajectoires des individus, particulièrement en début de parcours* »), le sexe (le choix genré de filières offrant moins de débouchés ainsi qu'une pression sociale vers l'emploi moins forte sur les filles que sur les garçons se traduit par du chômage, du non-emploi chronique et des temps partiels subis dans une proportion plus importante que pour leurs homologues masculins du même âge, et par une stabilisation moindre dans un emploi à durée indéterminée), et l'origine ethnique [« *un certain nombre de travaux convergent maintenant pour montrer que l'origine ethnique (qui renvoie au pays de naissance des parents) a un effet direct sur les conditions d'entrée dans la vie active des jeunes* » ; « *les jeunes d'origine maghrébine (...) sont systématiquement*

*pénalisés sur le marché du travail, qu'ils soient filles ou garçons, et quel que soit leur niveau de diplôme* » – p. 76] ;

- l'engagement des jeunes dans l'espace public est l'objet de réajustements analysés par Valérie Becquet dans ce volume : rapport au monde politique sous tension, recours à la protestation comme alternative d'action politique, déplacement des engagements vers le monde associatif, nouveaux espaces institutionnels d'engagement (conseils de jeunes). Pour autant, l'auteure relève la permanence des « *processus de ségrégation sociale qui conduisent à opposer la jeunesse scolarisée ou diplômée à la jeunesse précarisée et peu diplômée* », d'une part, et celle du « *poids de la famille dans la socialisation citoyenne* », d'autre part (p. 118) ;
  - concernant les jeunes de cité ou de banlieue, « *différentes variables infirment en partie le regard homogénéisant que nous pouvons avoir sur cette jeunesse des "quartiers sensibles" : des pôles de socialisation distincts existent* » (É. Marlière, p. 140), des variables telles que l'âge, le pays d'origine, le rapport à la religion, la nature des pratiques spatiales, la trajectoire scolaire, l'investissement dans des pratiques délinquantes ;
  - l'adolescence, analysée par Chantal de Linares et Céline Metton-Gayon, est un parcours d'affranchissement à l'égard d'une « *assignation identitaire constituée surtout par l'appartenance familiale* » (p. 170), processus qui se déroule différemment selon les milieux sociaux : « *dans les "familles-cadres", l'enfant peut exister autrement que comme fils de ou fille de, mais essentiellement dans l'univers des loisirs considéré comme personnel* » (contrairement à la vie scolaire, au choix des études ou de l'orientation professionnelle, qui font l'objet d'un contrôle étroit par les parents) ; « *en milieu populaire, l'adonassant est avant tout un membre de la famille, mais son statut étant accepté, celui-ci va lui permettre des choix personnels dans ses modes de vie, dans ses études ou dans son orientation professionnelle* » (p. 170-171).
- Ajoutons, pour conclure, que la jeunesse est également dépeinte dans plusieurs des contributions à cet ouvrage comme un moteur du changement social, d'une part, et comme un référent pour l'ensemble de la société, d'autre part : la sociologie de la jeunesse met ainsi en évidence les interactions multiples entre jeunes et société, dans les deux sens. La jeunesse n'est donc pas qu'un mot, elle est une catégorie sociale hétérogène dont l'analyse ne saurait faire l'économie de l'étude de la société dans son ensemble, qu'elle contribue dans le même temps à éclairer.

Clémence Helfter

CNAF – Département de l'Animation de la Recherche et du Réseau des chargés d'études